

Herbert VERBEKE

Valse perpétuelle des estimations,

Encore et toujours des « miraculés »

Survivants qui se retrouvent 60 ans après

**QUI PEUT ENCORE
CROIRE AUX
« SIX MILLIONS » ?**

Collection « Sans Concession », n° 6

Encore aujourd'hui, les historiens prétendent que six millions de juifs ont été exterminés par les « nazis » entre 1933 et 1945.

Cependant, les estimations ne cessent de valser, surtout à propos des morts dans chaque camp de concentration. Dès lors, comment croire que les estimations soient sérieuses.

Dans cette brochure, H. Verbeke démontre, sur quelques exemples récents et très nets, que le chiffre des « six millions » n'est nullement attesté :

- à Majdanek, il est mort entre 50 000 et... 1,5 million de personnes (au choix, suivant les documents consultés) ;

- de partout surgissent des « miraculés » qui viennent nous raconter leur histoire. Comment croire qu'un « Holocauste » planifié laisse autant de « miraculés » qui vivent encore des années après ?

- Aujourd'hui encore, des « survivants » (notamment des frères et des sœurs) se retrouvent alors que depuis 1945, ils se croyaient mutuellement morts.

Valse perpétuelle des estimations,
 Encore et toujours des « miraculés »
 survivants qui se retrouvent soixante ans après...

QUI PEUT ENCORE CROIRE AUX « SIX MILLIONS » ?

par Herbert Verbeke

La valse des estimations : un nouvel exemple à Majdanek

Dans son étude consacrée aux mensonges éhontés relevés dans les nouveaux manuels scolaires d'Histoire, V. Reynouard consacrait un chapitre à « la valse des estimations » concernant le nombre des morts dans les camps allemands [1]. Un nouvel exemple de cette valse vient de nous être donné avec le camp de Majdanek.

D'après l'acte d'accusation dressé au procès de Nuremberg (qui, sur ce point, se fondait sur les rapports d'enquêtes soviétiques), 1,5 million de personnes avaient été exterminées à Majdanek [2].

Avec le temps, toutefois, il a bien fallu se rendre à l'évidence : comme toutes les estimations soviétiques, celle qui concernait Majdanek n'avait aucun rapport, même lointain, avec la réalité. Dans son étude parue pour la première fois en 1961, Raul Hilberg

[1] : Voy. *Le Révisionniste*, année III, n° 3-4, pp. 39-44.

[2] : Voy. *TMI*, I, p. 50. Le passage où il est question des 1,5 million de personnes a été reproduit en fac-similé dans *Délire au procès de Nuremberg* (éd. du VHO, 1998), p. 22. Voy. également Jean Pélessier, *Camps de la Mort* (éd. Mellottée, 1945), p. 111 ; l'auteur parle de 1,4 million de victimes.

estima que 50 000 personnes, environ, étaient mortes dans ce camp, soit une division par... trente comparé à 1945 [3].

Une dizaine d'années plus tard, cependant, les auteurs de l'ouvrage *Camp de concentration. Natzwiller Struthof* [4] évoquèrent les « centaines de milliers de Polonais et de Russes » exterminés à Majdanek (p. 43). La valse des estimations continuait donc, avec une forte hausse cette fois.

En l'an 2000, Stéphane Bruchfeld et Paul A. Levine adoptèrent une position médiane : entre 50 000 et des « centaines de milliers », ils fixèrent le nombre de victimes à « plus de 250 000 » [5]. Tout comme leurs prédécesseurs, les deux auteurs ne justifiaient nullement cette nouvelle estimation.

Puis vint 2003, et la publication de la *Columbia Electronic Encyclopedia* par la Columbia University Press. A la rubrique « Majdanek », on lit :

Majdanek, village, prov. de Lubelskie, sud-est de la Pologne, une banlieue de Lublin. Les Allemands ont établi et mis en fonction à cet endroit un camp de concentration pendant la deuxième guerre mondiale. Environ 1.500.000 personnes de 22 nationalités (en majorité des juifs, des Russes et des Polonais) ont été annihilées dans ce camp dans des chambres à gaz [4].

Nous voici donc revenus aux chiffres de 1945, en attendant la prochaine valse... Après cela, qui peut encore prétendre que l'« Holocauste » est traité de façon sérieuse dans les publications officielles ?

[1] : Voy. R. Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe* (éd. française parue chez Fayard, 1989), p. 1045. Estimation reprise dans *Le nazisme et le génocide. Histoire et enjeux* de François Bédarida (éd. Nathan, 1989, p. 59).

[2] : Édité par le Comité national pour l'érection et la conservation d'un mémorial de la déportation au Struthof, 1973.

[3] : Voy. S. Bruchfeld et P. A. Levine, « Dites-le à vos enfants ». *Histoire de la Shoah en Europe* (éd. Ramsay, 2000), p. 121.

[4] : <http://education.yahoo.com/reference/encyclopedia/entry?id=29605>

Encore et toujours des « miraculés »...

L'avis de décès que nous reproduisons ci-dessous est paru dans le journal belge *La Libre Belgique*. Des informations données, on dé-

✳️ 22/4/02

Monsieur Ernst, Joseph KIRCHENSTEIN; son époux;
 Alain KIRCHENSTEIN et Claire ROZEN, son fils et sa belle-fille;
 Fabienne et Dan ARNET-KIRCHENSTEIN, sa fille et son gendre;
 Laurie, Sacha, Jérémie et Lionel, ses petits-enfants;
 Esther LEWKOWICZ-KORENBERG, sa sœur;
 Jérôme et Raymonde KORENBERG, son frère et sa belle-sœur;
 Bertha KOKOCINSKA, sa belle-sœur;
 Michelle CARRAHER, son amie intime et dévouée;
 Renée, Samy, Philippe, Corinne, David, Françoise et Jean-Luc, ses neveux et nièces;
 Maurice et Judith KORENBERG-ATLAS, ses cousins;
 Esther KORENBERG, sa cousine;
 Ainsi que les familles apparentées, BERGER, GORDON, KNEPLER et FINDLING d'Israël, Grande-Bretagne et des Etats-Unis,
 ont la profonde douleur de vous faire part du décès de

Dewora KORENBERG
 (dite DORA)
 épouse KIRCHENSTEIN

survivante d'Auschwitz à l'âge de 14 ans après 26 longs mois de déportation

née à Zawiercie (Pologne), le 9 avril 1929, et décédée le 19 avril 2002 à son domicile, entourée de l'affection de tous les siens.

L'inhumation aura lieu au cimetière israélite de Kraainem, le mardi 23 avril 2002 à 11 heures.

Réunion au cimetière à 11 heures.

LE PRÉSENT AVIS TIENT LIEU DE FAIRE-PART

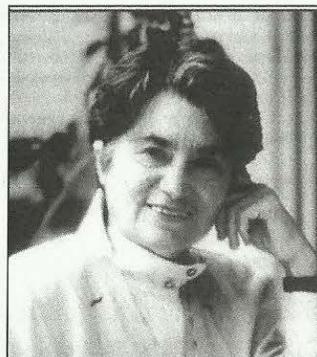
Ni fleurs ni couronnes.

duit que, très probablement, cette juive a été déportée en 1943 à Auschwitz et y est restée plus de deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la libération du camp fin janvier 1945. Elle n'a été ni gazée, ni exterminée lentement par la faim, le froid et les coups. Soulignons également qu'originnaire de Pologne, elle est morte en Belgique laissant de la famille dans ce pays ainsi qu'en Israël, en Grande-Bretagne et aux USA, mais pas en... Pologne. Nouvelle preuve, que des juifs polonais déportés et pas revenus au pays en 1945 ne sont pas pour autant des juifs morts.

Plus on lit la presse locale ou spécialisée, et plus on « rencontre » de juifs qui, comme Dewora Korenberg, ont survécu à leur déportation à Auschwitz. Une déportation dont ils n'auraient pourtant pas dû revenir.

Le 14 et le 25 février 2003, ainsi, *l'Est Éclair* a consacré deux articles à Paul Chytelman, un « homme de 80 ans dynamique et alerte » qui témoigne aujourd'hui dans les établissements scolaires. Ce juif né en Pologne en 1922 et venu plus tard en France a pourtant été déporté le 3 février 1944 à Auschwitz. Notons que, comme beaucoup d'autres, il a été arrêté non parce qu'il était juif, mais, comme il le dit lui-même, « pour actes de résistance ». Lors de sa déportation, il a connu non seulement Auschwitz, mais aussi Dora et, finalement, Bergen-Belsen, d'où il est revenu. Son témoignage est paru sous le titre *Le Courage d'Espérer*. Lui non plus n'a pas été exterminé alors que, d'après la thèse officielle, les Allemands auraient disposé de neuf mois et de quatre chambres à gaz pour le faire.

Paul Chytelman : juif d'origine polonaise déporté en février 1944 pour faits de Résistance. Il a connu Auschwitz avant d'être évacué sur Dora puis Bergen-Belsen. Il est revenu de déportation.



Ruth Klüger :

Deux mois plus tard, le mensuel *Page* (magazine des librairies) annonça la sortie du livre de Ruth Klüger : *Refus de témoigner*. R. Klüger est également une « miraculée ». A l'âge de douze ans, cette juive de Vienne a été déportée à Theresienstadt puis « au camp d'extermination d'Auschwitz ». Elle n'y a pourtant pas été exterminée puisqu'elle est revenue de déportation avant d'émigrer aux USA deux ans plus tard (*Voy. Page*, n° 82, avril 2003, p. 28).

Mentionnons également Madeleine et Israël Goldsztejn. Un couple de juifs arrêté tout comme P. Chytelman *pour faits de Résistance*. Tous les deux ont été déportés par le même convoi à Auschwitz, fin avril 1944. Tous les deux y ont été mis au travail (elle dans une carrière, lui à Buna-Monowitz). Tous les deux ont connu l'évacuation du camps fin janvier 1945 vers Gleiwitz. Elle s'est retrouvée à Malkoff, Schoenfeld avant d'échouer à Ravensbrück. Lui s'est retrouvé à Buchenwald et à Flossenburg. Tous les deux ont survécu, sont revenus et se sont retrouvés fin juin 1945 à Paris. Le destin des Goldsztejn, est intéressant à plus d'un titre [1] :

- durant l'occupation, ils sont allés vivre à Lyon. Israël Goldsztejn déclare : « *Je vivais à Lyon en toute légalité avec ma femme et mon enfant* ». Nouvelle preuve que, sous Vichy, les juifs français n'étaient pas des bêtes traquées. Tant qu'ils se tenaient tranquilles, ils pouvaient vivre quasi normalement.

- Sur invitation, I. Goldsztejn a été se présenter, avec d'autres juifs, à la préfecture. Il a été arrêté et présenté devant une commission franco-allemande. L'a-t-on envoyé dans un camps « d'extermination » avec sa femme et son enfant ? Nullement. Il a été envoyé « *travailler à la construction du Mur de l'Atlantique* ». Nouvelle preuve que, pendant la guerre, les Allemands avaient un besoin urgent de main-d'œuvre et, ainsi, préféraient voir les juifs vivants que morts.

- A son arrivée à Birkenau, I. Goldsztejn a été séparé de sa femme. Par chance, il l'a retrouvée en 1945. Mais à supposer que celle-ci soit morte en déportation (de maladie ou lors des évacuations par exemple) gageons qu'aujourd'hui, il prétendrait qu'elle est morte dès son arrivée à Birkenau, gazées avec les autres.

Des survivants qui se retrouvent des années après

Cette dernière remarque appelle d'ailleurs un développement. Quand on remet en cause le chiffre des « six millions », il n'est pas rare de s'entendre dire : « Si les juifs ne sont pas morts, que sont-ils devenus ? Certes, M. X ou Mme Y ont survécu, mais où sont

[1] : Pour toutes ces informations, voy. *Actualité juive* n° 800 (12 juin 2003), p. 44 et n° 801 (19 juin 2003), p. 35.

passés les membres de leur famille et les amis qu'ils pleurent encore aujourd'hui ? » A chaque fois, je réponds : « Je l'ignore, mais rien ne prouve qu'ils ont été exterminés, ni même qu'ils sont morts. Dans le tourbillon de la guerre, de la déportation, des évacuations, bien des survivants ont pu se perdre de vue et ne jamais se retrouver ». Certains lecteurs du livre de Serge Thion, *Vérité politique ou Vérité historique?* [1], se souviennent peut-être de la réunion de Los Angeles de 1978 où un grand nombre de survivants avaient eu la surprise de se retrouver, alors qu'ils se croyaient mutuellement mort. Bien que peu courant, ce genre d'événement heureux n'est pas exceptionnel. Le 1^{er} décembre 2003, ainsi, *Nice-Matin* a publié l'article que nous reproduisons page suivante. Il évoque le cas d'un ancien Polonais déporté qui, soixante ans après, a retrouvé sa sœur et appris que sa mère était décédée en 1986, alors qu'il les croyait toutes les deux mortes en déportation.

De son côté, l'AFP diffusa le communiqué suivant :

SEATTLE (AP) - Près de 60 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, d'émouvantes retrouvailles réunissent des survivants de la déportation nazie qui désespéraient de se retrouver un jour, grâce à l'aide déterminante de banques de données informatisées et à l'ouverture des archives soviétiques.

Ces quatre derniers mois, les efforts du centre de la Croix-Rouge de Baltimore (Maryland) chargé de la recherche des disparus de la Seconde Guerre mondiale ont permis une quarantaine de ces retrouvailles.

George Gordon, 77 ans, a vécu l'une de ces improbables réunions. Ce catholique né en Pologne sous l'identité de Jerzy Budzynski, survivant du camp de Buchenwald puis chasseur de nazis pour le procès de Nuremberg, avait été informé voilà de nombreuses années de la mort de ses parents, de sa sœur et de son frère encore bébé en 1944 à Varsovie. Cet été, le centre de Baltimore lui a appris que sa mère avait en fait vécu jus-qu'en 1986 et que sa sœur était encore vivante et se trouvait en Pologne.

La Croix-Rouge polonaise a ensuite retrouvé le certificat de décès de sa mère et localisé sa sœur, Krystyna Budzynska, qu'il a revue en septembre au domicile de cette dernière à Wroclaw.

[1] : Cet ouvrage est épuisé, mais on peut le lire sur le site de l'aaargh : <http://aaargh-international.org>

Un Polonais retrouve sa sœur, 60 ans après

George Gordon, un immigré polonais de 77 ans, a passé une grande partie de sa vie à penser qu'il avait perdu toute sa famille dans le drame de l'Holocauste. Mais il ne pouvait s'empêcher de conserver une pointe d'espoir. Et ses rêves le hantaient.

Cherchant à savoir comment sa famille avait perdu la vie, George Gordon, né Jerzy Budzynski, contacta donc les services de la Croix-Rouge américaine chargés de retrouver les victimes de guerre ou de l'Holocauste. Et une bénévole a retrouvé une personne qu'il n'avait jamais espéré revoir : sa sœur.

« Il cherchait des tombes »

« Il cherchait des tombes. Jamais il n'a cherché des personnes vivantes », raconte Tammy Kaiser. « La seule raison pour laquelle il a commencé ces recherches, c'était pour trouver l'endroit où elles étaient enterrées pour pouvoir leur rendre visite et prier pour elles ».

Le centre de recherche de la Croix-Rouge a fait suivre la demande de George Gordon à son homologue allemand, à Arrolsen. Puis, la Croix-Rouge polonaise était informée et Tammy Kaiser, lors d'un voyage en Pologne, effectuait un détour

par la ville natale de George Gordon, Wroclaw, à la recherche des tombes familiales. Et repartit bredouille.

Finalement, 18 mois plus tard, les chercheurs polonais découvraient un avis de décès concernant la mère de Gordon, Janina. Daté de 1979, il mentionne un seul survivant, une fille, Krystyna.

« Je n'arrivais pas à le croire quand on me l'a dit », a expliqué Tammy Kaiser. « J'ai pleuré. Ensuite, nous avons appelé George ».

George Gordon avait été envoyé à l'âge de 14 ans dans un camp de travail polonais puis dans le camp de concentration de Buchenwald, où il est resté jusqu'à la fin de la guerre. Son père et son jeune frère ont été tués par des SS.

Il a alors appelé sa sœur. « Krystyna, c'est Jerik », son surnom d'enfant. Long silence. Ni l'un ni l'autre ne savait vraiment quoi dire. Puis, le 26 septembre, ils se sont retrouvés dans le hall de l'Hôtel Monopol de Wroclaw.

« Ces deux femmes sont entrées, ma sœur et sa fille », raconte Gordon. « Je ne l'aurais pas reconnue si nous nous étions croisés dans la rue. Pour moi, elle avait toujours 12 ans. Mais quand j'ai entendu sa voix, je savais que c'était elle ».

Nice-Matin 1/12/03

« Je ne pouvais y croire », a raconté George Gordon, qui réside désormais à Seattle (Etat de Washington). « Retrouver une personne qui vous manquait depuis 60 ans, c'est tout simplement incroyable. »

Le centre de recherche de Baltimore a été créé en 1990 pour passer au crible 47 millions de documents consultables après la chute du mur de Berlin. Il a ainsi aidé à éplucher les archives de l'ex-Union soviétique, d'anciens régimes d'Europe de l'Est et de l'administration nazie.

Un millier de personnes ont ainsi pu être retrouvées mais les retrouvailles comme celle de George Gordon et de sa sœur ne sont pas si courantes. Le plus souvent, explique Elise Babbitt, porte-parole du centre, les recherches débouchent sur « des dates de décès, des noms de camps, des matricules de trains pour déportés... »

Quand bien même ces efforts n'aboutissent qu'à la découverte de papiers jaunés, « ces gens sont heureux d'apprendre quelque chose », note Tammy Kaiser, volontaire de la Croix-Rouge à Seattle qui a travaillé sur le cas Gordon. « Cela leur donne le sentiment qu'ils sont vivants et qu'on pense à eux. »

Le temps commence toutefois à manquer pour ceux qui étaient adultes dans les années 1940. Au total l'an dernier, 34 000 personnes ont contacté le Musée américain de l'Holocauste à Washington qui échange ses informations avec le centre de la Croix-Rouge.

Internet est aussi d'une grande aide. Plusieurs personnes ont pu être retrouvées grâce au moteur de recherche anybirthday.com, indique Elise Babbitt [...]».

On notera que George Gordon a changé de nom (probablement lorsqu'il a émigré à la fin de la guerre). Il est né Jerzy Budzynski. Cette remarque est très importante pour deux raisons :

- Jerzy Budzynski, qui n'existe plus officiellement, ne figure-t-il pas aujourd'hui sur les listes des morts dans les camps, alors qu'il est bien vivant mais sous un autre nom ?

- un changement de nom rend beaucoup plus improbable les retrouvailles entre survivants de la même famille. Par conséquent, il n'est pas inepte de penser qu'aujourd'hui encore, des survivants

issus d'une même famille vivent non loin des uns des autres et même se croisent, mais sans se reconnaître, puisqu'ils ont une identité différente.

Certains pourront m'accuser d'exagérer. Ils se trompent, car un cas identique a celui que je viens de décrire a été rapporté voilà peu. Fin décembre, on a pu apprendre qu'un frère et une sœur qui avaient survécu à leur déportation, qui vivaient tous les deux en Israël à une heure l'un de l'autre et qui se croyaient réciproquement morts venaient de se retrouver : ils avaient chacun changé de nom, si bien que les retrouvailles avaient été empêchées pendant des années.

Le 23 décembre, ainsi, sous le titre : « Holocauste: d'émouvantes retrouvailles », la *Jewish Telegraphic Agency* rapporta :

Deux enfants que l'Holocauste avait séparés et qui vivaient en Israël se sont retrouvés après plus de 65 ans. Benjamin Shilom et sa sœur Rozia November se sont rencontrés samedi grâce à la liaison établie entre eux par le Mémorial de l'Holocauste de Yad Vashem. Chacun était persuadé que l'autre avait péri dans l'Holocauste. B. Shilom avait survécu à la guerre et servi dans l'armée soviétique, tandis que R. November avait survécu à Auschwitz. « *Je n'arrive pas à croire que j'ai un frère* », a-t-elle déclaré lundi au *New York Times* après sa rencontre avec Shilom. « *C'est impossible.* »

Trois semaines plus tard, l'hebdomadaire *Télé-Loisirs* apporta des précisions intéressantes dans un article que nous reproduisons page suivante.

En guise de conclusion

Sachant que soixante an après les faits, des retrouvailles sont encore possibles, il n'est pas inepte de penser que de 1945 à aujourd'hui, un grand nombre de gens personnes sont mortes persuadées qu'elles étaient les seules survivantes d'une famille alors que d'autres membres vivaient ailleurs. Par conséquent, la prudence s'impose lorsqu'un juif ou qu'une juive déclare — ou a déclaré avant de mourir — sans autre preuve, que tout sa famille a été exterminée.

Un frère et une sœur réunis après 60 ans de séparation

Victimes de la guerre et de la Shoah, ces deux septuagénaires ne pensaient jamais se revoir. Et pourtant...

L'émotion est dense, forte. Les baisers sont empreints d'une immense tendresse, le temps n'a pas altéré l'amour qui les lie. Shoshana confie : « Je n'arrive pas y croire. » A ses côtés, Binyamin ajoute : « C'est dur d'expliquer ce que l'on ressent. » Et pour cause. Shoshana, soixante-treize ans, parle de nouveau à son frère Binyamin, soixante-dix-huit ans ; leur dernière conversation remontait à 1938, année où la guerre les a brutalement séparés. C'est en consultant les archives de Yad Vashem, le mémorial israélien consacré à l'Holocauste, que Shoshana a découvert que son grand frère était vivant et qu'il habitait à une heure de chez elle. Pendant soixante ans, Binyamin a cru que sa sœur, et réciproquement, faisait partie des six millions de juifs morts dans la Shoah. Les souvenirs les bouleversent et les confron-

tent au temps où ils s'appelaient Bronik et Ruja Szlamowicz et à leur jeunesse dans le ghetto de Varsovie, en Pologne, pendant la Seconde Guerre mondiale. 1939, le drame, leur père est fusillé par la Gestapo. La famille, de confession juive, est confrontée aux nazis. Shoshana échappe une première fois aux camps en se cachant dans des toilettes lors de la liquidation du ghetto. 1943, elle est arrêtée et déportée à Auschwitz et elle doit d'avoir la vie sauve à un inconnu qui la pousse hors de la file des prisonniers allant vers la mort. Binyamin est, lui, resté en Pologne. Cette même année, il rejoint l'Armée rouge, combat en Ukraine et en Roumanie avant de libérer le camp d'Auschwitz. Ironie du destin, Shoshana a déjà quitté ce lieu maudit. Seul et sans espoir, chacun a tenté de renaître à la vie. Avec un nouveau nom, chacun s'installe en Israël, Shoshana en 1948 à Bnei Brak, près de Tel-Aviv, Binyamin en 1957 à Tivon, près d'Haïfa. En 2004, ils se sont fait une belle et douce promesse : se raconter soixante ans de leur vie.

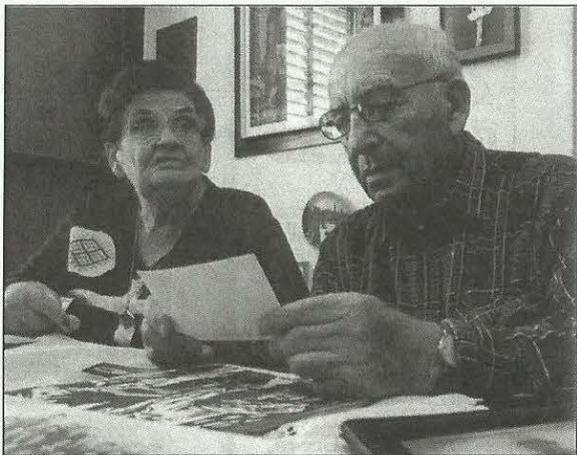
S. B.

17 / 01 / 04 .

Télé-Loisirs 15

De même, la prudence s'impose face à toutes ces listes de « victimes » de la Shoah. En effet, beaucoup de juifs qui ont survécu à leur déportation ont changé de nom au moment d'émigrer après la guerre. Dès lors, il se peut que seuls les noms aient disparu, pas les personnes...

Oui, vraiment, plus le temps passe et plus la thèse des « six millions » paraît absurde...



Shoshana et Binyamin : ce frère et cette sœur avaient tous les deux survécu à leur déportation et vivaient à une heure l'un de l'autre. Mais ils avaient tous les deux changé de nom au moment d'émigrer en Israël à la fin de la guerre. Si bien qu'ils se sont crus respectivement morts pendant 60 ans et ne se retrouvés qu'en décembre 2003.

La collection « Sans concession » est diffusée par Vision Historique Objective.

Vous pouvez obtenir un catalogue gratuit sur simple demande à l'adresse suivante :

V.H.O.
B.P. 256
B-1050 BRUXELLES 5